

Études franco-ontariennes « Cahiers Charlevoix I » de René Dionne, Gaétan Gervais, Jean-Pierre Pichette, Roger Bernard, Fernand Ouellet et Fernand Dorais (Sudbury, Société Charlevoix et Prise de Parole, 1995, 411 p.)

Denis Bourque

Numéro 7, 1997

Le(s) discours féminin(s) de la francophonie nord-américaine

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1004753ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1004753ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Bourque, D. (1997). Compte rendu de [*Études franco-ontariennes* « Cahiers Charlevoix I » de René Dionne, Gaétan Gervais, Jean-Pierre Pichette, Roger Bernard, Fernand Ouellet et Fernand Dorais (Sudbury, Société Charlevoix et Prise de Parole, 1995, 411 p.)]. *Francophonies d'Amérique*, (7), 107–110.
<https://doi.org/10.7202/1004753ar>

ÉTUDES FRANCO-ONTARIENNES

« CAHIERS CHARLEVOIX I »

de RENÉ DIONNE, GAÉTAN GERVAIS, JEAN-PIERRE PICHETTE,
ROGER BERNARD, FERNAND OUELLET et FERNAND DORAIS
(Sudbury, Société Charlevoix et Prise de Parole, 1995, 411 p.)

Denis Bourque
Université de Moncton

En 1992, à Sudbury, était fondée la Société Charlevoix, amicale qui regroupe six chercheurs dans le domaine des études franco-ontariennes. Les membres de cette société multidisciplinaire sont représentatifs des trois grandes régions universitaires de l'Ontario, soit Toronto, Ottawa et Sudbury, et les « Cahiers Charlevoix I » constituent leur premier ouvrage collectif.

C'est un article de l'éminent professeur René Dionne, pionnier des études en littérature franco-ontarienne, qui ouvre le volume. Il en absorbe, en fait, plus du quart, et c'est cet article, avant tout, qui intéressera les littéraires. C'est pourquoi nous nous permettons d'en parler ici plus longuement.

Dans cette étude intitulée « 1910. Une première prise de parole collective en Ontario français », René Dionne puise aux sources d'une très vaste érudition pour réfuter la thèse selon laquelle les Franco-Ontariens n'auraient pris la parole qu'à l'époque contemporaine et démontrer que ceux-ci avaient déjà pris conscience de leur spécificité comme groupe au début du présent siècle, et même avant. « Affirmer que les Franco-Ontariens n'ont pas pris la parole en Ontario avant 1970, c'est faire une insulte aux générations antérieures » (p. 18), affirme-t-il sans équivoque au début de son article, avant de procéder à une analyse détaillée et systématique des débuts d'une institution littéraire et d'une conscience franco-ontariennes dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Il effectue, par la suite, une étude approfondie des discours du Congrès d'éducation des Canadiens français de l'Ontario qui eut lieu en 1910. Les orateurs du congrès tracent un portrait très exact de la situation des Franco-Ontariens de l'époque. Dionne analyse avec précision les divers aspects de cette situation et révèle, notamment, l'émergence dans le discours d'une conscience collective spécifiquement franco-ontarienne.

Déjà, en 1865, une institution littéraire commence à prendre forme en Ontario, affirme Dionne, au moment où le choix d'Ottawa comme capitale nationale entraîne dans cette ville un afflux d'intellectuels et d'écrivains du Québec, qui se trouvent dotés d'une excellente bibliothèque (celle du Parlement) ainsi que d'une université et de sociétés nationales et littéraires. De

nombreux journaux voient le jour qui accordent une large place aux feuilletons et qui ont des rubriques consacrées à la littérature. Parmi les sociétés littéraires, qui se feront de plus en plus nombreuses, certaines auront des activités théâtrales régulières. Avant 1910, Ottawa, semble-t-il, connaît une vie théâtrale comparable à celle de la ville de Québec et possède même ses dramaturges.

La naissance de cette institution littéraire donne lieu à une prise de parole qui sera principalement outaouaise. Si on y voit les fondements d'une conscience franco-ontarienne, celle-ci se trouve encore assujettie, en quelque sorte, à un sentiment d'appartenance bien plus fort à la grande nation canadienne-française.

En 1910, alertés par « les dangers que la langue française, gardienne de la foi, court en Ontario » (p. 52), les Franco-Ontariens, à l'instar des Acadiens et des Franco-Américains, décident de se réunir en assemblée délibérante. Le but principal du congrès était d'amener les Franco-Ontariens à poser les gestes nécessaires afin d'assurer aux membres de leur groupe une éducation de qualité dans leur langue maternelle par le biais d'écoles bilingues. Pourtant, l'ensemble de la thématique du congrès déborde largement la question de l'éducation et, en tant que professeur de littérature acadienne, nous avons été frappé par la très grande similitude entre les thèmes abordés lors de ce rassemblement et ceux des conventions nationales acadiennes.

En effet, on traite du besoin pour les Franco-Ontariens de se doter d'un journal capable de défendre leurs intérêts spécifiques, de la nécessité de coloniser de nouvelles terres, de sauvegarder leur identité en conservant un profond attachement à leurs traditions, à leur langue et à leur foi et de travailler de concert avec les autres groupes pour le plus grand progrès de tous. On remarque aussi chez les Franco-Ontariens une prudence toute semblable à celle des Acadiens lorsqu'il s'agit de formuler leurs rapports avec la communauté anglophone dominante. Les délégués au congrès iront jusqu'à envoyer un câblogramme à Londres « pour exprimer l'"inaltérable loyauté" et l'"absolu dévouement" dudit Congrès à la "Personne" du roi Édouard VII et à l'"Empire" » (p. 54). Comme les Acadiens, les Franco-Ontariens se réfèrent à leur passé glorieux dans lequel ils trouvent un modèle pour le présent, tout en préconisant en même temps une plus grande intégration des leurs dans la vie politique et économique de leur époque. Dionne souligne d'ailleurs le fait que les Franco-Ontariens, dans la préparation de leur congrès, ont pris pour modèles les conventions nationales des Acadiens et aussi des Franco-Américains, bien plus que celles des Québécois organisées par les Sociétés Saint-Jean Baptiste. Si ces dernières puisent dans leurs propres rangs les délégués de leurs conventions, ceux qui assistent aux congrès acadiens et franco-ontariens sont choisis de façon démocratique et sont représentatifs de l'ensemble du peuple.

Parmi les résultats concrets et durables du congrès d'Ottawa, Dionne souligne la création de l'Association canadienne-française d'éducation

d'Ontario qui « prendra dorénavant en charge [...] la défense des intérêts et des ambitions légitimes de la communauté franco-ontarienne » (p. 97).

L'auteur de l'article souligne enfin l'aspect littéraire des discours du congrès qui se signalent par leur composition, leur classicisme et leur simplicité. Les actes du congrès, conclut-il, constituent non seulement le témoignage d'une « première prise de parole collective de l'Ontario français », mais aussi « un texte fondateur receleur d'identité » (p. 124).

L'article de l'historien Gaétan Gervais constitue une excellente suite à celui de René Dionne dans la mesure où il se penche, lui aussi, sur la question de l'identité franco-ontarienne, mais dans une perspective plus moderne et aussi critique. Notamment, il étudie les profondes mutations qu'a subies cette notion d'identité depuis l'éclatement du Canada français dans les années 60.

Dans son article « *Le Lynx et le Renard : un relais déroutant dans la transmission du conte populaire français en Ontario* », le folkloriste Jean-Pierre Pichette raconte comment, il y a quelques années, en lisant une revue destinée aux étudiants, il est tombé sur un récit amérindien qui lui était demeuré, jusque-là, inconnu. Une analyse de ce conte révèle ce qui semble être, en un premier temps, ses attributs spécifiquement indigènes, mais l'existence de récits parallèles canadiens-français conduit l'auteur de l'article à s'interroger sur l'origine exacte de ce conte. Au terme d'une étude savante et méticuleuse, l'auteur en conclut au transfert culturel : c'est le récit canadien-français d'origine européenne qui s'est infiltré dans la tradition orale amérindienne.

Roger Bernard, dans son article « Les enjeux de l'exogamie », se propose de déterminer si « l'exogamie est un phénomène inquiétant pour la survie et le développement des communautés francophones et acadiennes au Canada », c'est-à-dire les communautés francophones hors Québec, et si elle « est une cause importante de la bilinguisation, de l'assimilation et de l'anglicisation des jeunes francophones du Canada français » (p. 244-245). Les enquêtes menées par ce professeur d'éducation le conduisent à des résultats parfois étonnants, inquiétants, certes, mais moins alarmants que ceux auxquels on aurait pu s'attendre.

Dans son article « Francophones et Franco-Ontariens dans l'univers agricole canadien 1851-1911 : perspectives comparatives », l'historien Fernand Ouellet, au moyen d'études statistiques nombreuses, effectue une étude comparative de l'évolution de l'agriculture dans différentes régions du Canada, en attachant une importance particulière aux régions francophones et notamment aux régions francophones de l'Ontario. Son enquête le conduit à formuler de nouvelles hypothèses qui non seulement contribuent à enrichir la somme globale des connaissances sur le sujet mais remettent sérieusement en question l'interprétation que l'on a fait jusqu'à maintenant de certains aspects de l'histoire agricole canadienne.

En dernier lieu, Fernand Dorais a choisi de traiter d'une écrivaine franco-ontarienne peu connue de nos jours. Il s'agit de Thérèse Tardif, essayiste et

romancière, qui a publié deux ouvrages dans les années 40 et 50. Si Gilles Marcotte, cité par Dorais, avait vu dans *La Vie quotidienne* « un des livres les plus extraordinaires [...] le premier grand roman chrétien de notre littérature » (p. 368-369), l'auteur de l'article voit dans *Désespoir de vieille fille* « une œuvre vraiment supérieure » (p. 370) que l'on doit absolument tirer de l'oubli. C'est d'ailleurs un des buts qu'il se fixe dans cet article où il s'interroge, surtout, sur un découpage possible de l'œuvre qui relate une sorte de descente aux enfers de l'âme humaine, descente qui doit être comprise comme une déchéance conduisant au désespoir, au péché, à la souffrance et, enfin, à la grâce.

Somme toute, les « Cahiers Charlevoix I » contiennent une multiplicité d'informations importantes et variées sur l'Ontario français, sur son patrimoine, son histoire, sa situation actuelle, informations qui sont transmises au lecteur de façon claire, systématique et intéressante par des chercheurs spécialisés de grand calibre. Si ce livre semble d'abord s'adresser aux Franco-Ontariens eux-mêmes, il est à noter que la problématique abordée tient compte souvent d'autres collectivités francophones en situation minoritaire. Ainsi Acadiens, Franco-Américains et même Québécois se retrouveront dans ces pages qui constituent un ouvrage important dans le domaine des études franco-ontariennes.